

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Histoire d'une petite fille, partie III

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 25-27

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

HISTOIRE

D'UNE PETITE FILLE

III

Il n'y avait pas plus d'une heure que Gertrude s'était rendormie quand on l'appela. Elle s'éveilla péniblement et ouvrit les yeux à regret : il faisait encore nuit. Mais elle chassa bien vite sa mauvaise humeur et l'empressement qu'elle mit à s'habiller lui fit oublier sa fatigue. Dès qu'elle fut prête, elle se glissa silencieusement au salon, revêtit la table de sa nappe brodée, versa de l'eau dans un vase de cuivre et forma de sa gerbe encore fraîche un immense et élégant bouquet. Puis elle alluma au complet les bougies du grand lustre. Elle fut elle-même émerveillée de l'éclat dont brillaient ces fleurs nocturnes à la lumière discrète et intime des chandelles, grâce au fond que leur offrait la blancheur de la nappe égayée de gracieux dessins. Alors elle chercha des yeux le coin le plus obscur de la pièce, d'où elle pourrait guetter la surprise de sa mère. Elle avisa une embrasure de fenêtre et, dès qu'elle se fut blottie derrière le rideau, elle appela, sur un ton dégagé et indifférent : « Maman ! » Une voix répondit à l'autre bout du corridor, puis des pas résonnèrent, qui se rapprochaient.

Gertrude sentit son cœur battre très fort quand la porte s'ouvrit. Sa mère ne fit qu'un pas dans le salon et sursauta. En présence de la féerique illumination, elle laissa paraître un étonnement d'une seconde à peine, qui fit place immédiatement au sourire le plus heureux et le plus délicat dont Gertrude ait jamais vu resplendir un visage. Elle s'était ensuite avancée vers la table et, dès que l'enfant la vit penchée pour respirer le parfum des fleurs et contempler sa broderie, elle s'élança hors de sa cachette et sauta au cou de sa mère. La joie de la fillette était si grande et parlait si bien au nom de son cœur qu'elle ne songea pas à prononcer un seul mot du compliment qu'elle avait préparé. Il eût été bien inutile, d'ailleurs : déjà Mme de H., tenant embrassée sa chère enfant, couvrait son front de baisers.

Cependant, M. de H. s'était rapproché sans qu'on l'entendît venir.

— C'est vraiment grande fête, dit-il. Quelle aimable surprise !

Puis, déplaçant le bouquet dont le lustre projetait l'ombre sur le milieu de la nappe, où se trouvait le motif principal (la petite fille avec un papillon sur la main) il s'écria, plein d'admiration :

— C'est une merveille...

— Et c'est l'œuvre de Gertrude, s'empressa d'ajouter Mme de H. pendant que son mari embrassait sa fille.

— Nous allons déjeuner ici, voulez-vous ? Ce sera plus gai.

— Mais oui, répondit joyeusement Gertrude, tandis qu'elle courait déjà chercher les services.

M. de H. se retourna vers sa femme. Il lut sur son visage l'émotion qu'elle ne pouvait plus contenir et comprit dans son regard toute sa peine.

— Soyez courageuse, supplia-t-il à voix basse. Aidez-moi seulement. J'ai mon plan tout préparé et l'occasion me facilite la tâche. L'enfant ne se rendra pas compte ; vous verrez qu'elle sera contente.

Mme de H. n'eut pas le temps de répondre : la fillette rentrait, chargée de tasses et d'assiettes.

— Et maintenant, Gertrude, lui dit son père pendant qu'elle disposait les couverts, nous aussi nous t'avons préparé une surprise. Viens voir ce que j'ai là pour toi.

La tête de la fillette se retourna avec autant de vivacité qu'une girouette surprise par le vent.

— Oh ! qu'est-ce ? mon père.

— Viens, dit-il en lui prenant la main. Il entraîna la petite au fond de la pièce, vers un bahut de chêne qu'il ouvrit calmement et d'où il tira, pendant que Gertrude soutenait le lourd couvercle, un objet bien inattendu.

— Oh ! la jolie gibecière ! exclama-t-elle. Je vous accompagnerai à la chasse ?

— Je veux bien... quand tu seras plus grande. Mais tu n'y es pas, mon enfant. C'est mieux que cela : un sac d'école que j'ai fait confectionner avec la peau du chevreau que nous avons abattu l'été dernier, le petit chevreau blanc que tu aimais bien.

C'était vraiment un très beau sac d'écolier, souple et

ferme à la fois, bien qu'il fût entièrement de cuir. Il était un peu moins haut que large et si bien proportionné que, rien qu'à le voir ainsi, on pouvait déjà imaginer l'effet charmant que ferait, au dos d'une fillette vêtue de bleu sombre, cet élégant rectangle de pelage blanc et soyeux, au milieu duquel brillait un médaillon d'argent. Gertrude y lut ses initiales gravées : G. de H.

Le père dut remarquer à ce moment la soudaine stupeur de sa fille. Elle venait de se rappeler la conversation surprise la veille et, comme un éclair, la vision du miroir lui avait passé devant les yeux. Mais, avant qu'elle ait eu le temps de prononcer une parole, il lui dit, très câlin :

— Te voilà grande fille, Gertrude. La forêt ne te fait plus peur : hier encore tu t'y es promenée seule. Il faut maintenant que tu t'instruises. Après le déjeuner, maman te conduira à l'école ; tu apprendras beaucoup de choses ; ce sera très amusant...

Comme l'enfant semblait encore rêveuse, M. de H., gêné et décontenancé par cette indifférence inexplicable, ajouta :

— Nous avons attendu ce jour de fête pour t'annoncer cette joyeuse nouvelle... Allons, te voilà contente...

Gertrude luttait dans son cœur. Tout à coup, au lieu de la phrase qui depuis un moment était prête à exploser : « Papa, pourquoi mes yeux sont-ils autrement que les autres ? » elle s'écria gaîment :

« Oh ! donnez-moi mon sac, que je l'essaie. »

Mme de H., tout en achevant de mettre la table, avait suivi discrètement la scène. Quand elle entendit Gertrude qui disait : « Comme il est léger ! je ne le sens pas. Où sont mes livres ? » elle appela, du ton le plus enjoué qu'elle sut prendre :

« Allons ! à table, maintenant. Mademoiselle et Monsieur sont servis ! »

Gertrude accourut en souriant, faisant bondir le sac sur son dos. Elle arriva si brusquement que sa mère n'eut pas le temps de se détourner pour essayer une larme qui coulait sur sa joue.

Gertrude l'aperçut, sourit aimablement, baissa les yeux et fit semblant de croire que c'était une larme de joie.

(à suivre)

Alexis PEIRY